

J'avertis le lecteur que j'ai voulu conserver à ce journal de guerre, repris après quinze années, tout son caractère : celui d'annotations faites sur le moment, jour après jour, et même heure après heure, par un simple soldat, qui reproduisait subjectivement, suivant la première impression, tout ce qu'il entendait, voyait, ou sentait depuis son humble poste, sans contrôle, sans possibilité de vérifier la vérité historique de certains faits ou la justesse de certaines appréciations ; et donc que ce journal ne peut ni ne veut être un document historique, mais simplement un document psychologique et personnel sur ces premiers mois de guerre.

2 juin 1915, après-midi. Rome. À Portonaccio! On part de la gare de Portonaccio. Le nom ne semble pas de bon augure, mais nous ne pensons guère aux noms. Le bon augure, il nous a été donné par quelques femmes du peuple, à peine étions-nous sortis de la caserne. Nous emportons avec nous les roses qu'elles nous ont offertes. Nous sommes équipés de neuf, des chaussures à la casquette. Les brandebourgs blancs, ourlés de rouge carmin, brilleraient si le soleil les éclairait, mais le ciel est gris: il a plu et il va encore pleuvoir. Ça ne fait rien; sous la peau en sueur nous sommes frais; notre tête penche en avant dans l'effort que nous faisons pour équilibrer le sac à dos (nous, nous l'avons surtout rempli de livres) et ruisselle, mais le moral est bon. Une fois arrivés, un beau citron juteux revigore l'estomac échauffé et les veines enflammées. Au-dessus de Portonaccio tombe une averse, et pendant ce temps nous montons. Des wagons pour la troupe. Par la grande ouverture, une grappe de têtes. Dans les voitures à côté, on chante. Arrivent Gigetta et Elody sous leurs parapluies luisants. Nos compagnons assistent, malicieux, aux saluts et aux embrassades. Je regarde Elody, qui semble perdue et embarrassée derrière Gigetta. Gigetta, elle, est assurée dans sa douleur, elle pleure et sourit, dans ses yeux il y a la prière faite à Dieu pour qu'il sauve son époux, et la promesse faite à son époux de rester calme et sereine. Le train s'ébranle. Au milieu des chants et hurlements des autres les germes de nos délicates pensées se dissipent.

L'eau goutte à travers le toit et forme de petites flaques entre les sièges. Une lampe à huile rayonne comme un petit phare

dans une vaste atmosphère brumeuse. Des visages blafards dodelinent entre les reflets rouges et des bouches ouvertes lancent des sons çà et là. Secousses du train et ripostes rageuses des chanteurs :

Adieu ma belle Naples,
Jamais plus ne te reverrai!
Oh oh oh! oh oh oh!

3 juin. Florence, gare du *Champ-de-Mars*. Il fait jour. Les collines forment un vaste cercle vert et bleu dans un ciel très pur. Des soldats fourbus et suants sautent des wagons nauséabonds. La blancheur déserte du terrain est profanée par les pauvres rangs de ceux qui vont et viennent du quai à la marquise. Là s'ouvre et se ferme sans arrêt la porte d'un petit café, envoyant des bouffées de chaleur enfumée, de café et de liqueurs ; à l'intérieur soldats et cheminots se disputent et hurlent.

On repart. L'air matinal rafraîchit la peau chiffonnée du visage. Dans notre voiture, il y a deux Florentins : l'un a la figure hâve, des poches livides sous les yeux et le nez rougi – le type même du sensuel débauché ; il n'arrête pas de bavarder, ouvrant grand sa bouche fanfaronne ; l'autre a des yeux gentils, un air stupidement triste : pour lui la guerre est une douleur inévitable. Il y a un sergent rappelé, un employé, qui fait des discours hautement incompréhensibles, où il est question d'humanité, de barbaries, de sacrifice, de devoir et quantité d'autres concepts embrouillés ; il distribue à la ronde des cigares, du chocolat, du vermouth, pour se faire acclamer par les soldats. Un Romain, maigre, tout en nerfs : on l'appelle « le Moricaud » parce qu'il a de grosses lèvres et le teint foncé – parce qu'il a combattu en Libye, imaginons-nous de manière erronée –, il boit, chante, crie et péroré, il est le centre déclencheur des rires qui éclatent, forcenés, à chacune de ses trouvailles obscènes sur la façon de châtier

Cecco Beppe¹ ; de sa gorge sèche, vibrant à travers les lèvres retroussées à la manière d'un cornet, sort sa voix rauque. À un arrêt de courte durée, il descend, et pousse en remontant un soupir de soulagement : « Voilà un grand événement ! Dans mon journal je vais écrire : le trois juin j'ai p... à Calenzano ! » Et il fait ensuite des raisonnements, profonds dans leur naïveté, sur la guerre d'Italie : « Maintenant qu'on l'a commencée, on doit prendre comme devise : *Alea jacta est* », et, en réponse à une objection confuse venue du fond de la voiture, sortent de la bouche superbement érudite du sergent ces mots : « Je me moque de l'histoire, moi je dis juste la devise ! » Il y a un Sicilien à la bouche large et au visage ouvert qui sourit en écoutant et à côté de lui un gars de Livourne, sauvage, rouquin, le nez retroussé et une expression dure sur le visage. Dans un coin étincellent les dents découvertes d'un paysan muet, les yeux fixes et brillants ; il n'écoute pas, ne parle pas, au milieu du bavardage général, futile et grossier, il est le seul à être absorbé dans une préoccupation dont il ne se rend pas compte, mais qui rend fiévreux son regard et immobilise ses membres, raidissant son âme dans une intense stupeur.

Crépuscule. Mestre. Nous ne connaissons pas notre destination. Mais nous commençons à comprendre vers où nous allons. Plus nous nous en approchons, plus la campagne devient muette. Il y a dans l'air l'annonce d'une vie complètement différente de celle que nous laissons derrière nous. À la gare peu de monde descend. Un long murmure passe sous la verrière, des groupes de soldats se forment. Le Toscan remonte, pâle, les lèvres tremblantes : « Il y a des milliers de blessés ! » Le paysan aux dents découvertes reste immobile, les autres se mélangent, se bousculent, descendent. Dans les cercles on parle à voix basse ; celui-ci avance un nombre de

1. Surnom de l'empereur d'Autriche, François-Joseph 1^{er}.

blessés, celui-là un autre; on murmure un mot: mort. Partout règne une odeur âcre de sang et d'iode. Sur un quai non loin du nôtre, il y a un train de blessés du Monte Nero. Des taches brunes filtrent à travers les bandages qui ceignent les têtes, qui soutiennent les bras. Quelques blessés, descendus de leur couchette, se sont amassés derrière la barre des portes: visages souffrants et épouvantés, vêtements en lambeaux, sales, chemises déchirées. L'un d'entre eux répond à nos questions, les autres se taisent et regardent, les yeux fixes, presque absents. Commisération, mêlée à un sentiment de tranquillité égoïste, de la part des blessés pour ceux qui y vont; commisération, troublée d'épouvante, chez ceux qui ne connaissent encore rien de la guerre pour ces blessés abandonnés là, entassés, sans soins, sans paroles de réconfort.

Quelle désolation de repartir! Tous ceux qui auparavant bavardaient sont à présent silencieux, immobiles à leur place, les yeux baissés. Le sergent, avec ses mots de commis, exalte dans le vide le caractère terrible de la guerre. Soudain éclate une dispute entre le Livournais et le Florentin paranoïaque à cause d'une casquette tombée du train. Quand ils ont fini, le soir est bien avancé. Le train, roulant dans la campagne humide et déserte, sous un ciel étoilé mais triste, ballote les corps fatigués comme si c'étaient des tas de chiffons. Le sommeil et la mélancolie pèsent dans l'ombre dense du wagon. Ceux qui sont assis sur les portes, les jambes pendantes, inclinent parfois leur tête, vaincue par la fatigue, jusque sur leur poitrine, risquant à chaque secousse de dégringoler du train.

Nuit. San Giorgio di Nogaro. Enfin arrivés. Où donc? Marche à vive allure sur une grande avenue sombre, avec nos sacs qui pèsent; on n'y voit pas à cinq pas; de temps à autre, la tache violacée d'un réverbère camouflé. On entrevoit des formes étranges et monstrueuses au-delà des arbres. Nous arrivons devant une grille. Faut-il rebrousser chemin? Non,

les gonds grincent. On avance encore : au milieu des entrepôts, au-delà des quais, à côté de wagons ; on s'arrête au niveau d'un accotement : de hautes colonnes soutiennent un vaste toit. Que fait-on ? On avance. Les pieds se prennent dans la paille, on monte sur des tas mous : des sacs entassés sur la paille ? – jurons, murmures – non, ce sont des hommes qui dorment et que nous piétinons. Murmures, désordre général, appels à coups de sifflet, disparitions soudaines de certains qui se laissent tomber, épuisés, parmi les corps déjà entassés. Qu'en est-il donc ? Bah, il paraît qu'on dort là. Un frisson parcourt la peau en sueur, un élancement transperce les os fatigués. L'air de la nuit est glacé. Nous trois, Scipio, Carlo et moi, grâce au Florentin hâbleur et expert en astuces, nous trouvons un wagon abandonné où nous étendre plus commodément et dormir.

4 juin. Latisana. Cervignano. Le train roule rideaux baissés. Plus de wagons arrangés pour la troupe. Dans les étroits compartiments de troisième, le gris-vert s'entasse et circule sous deux rangées immobiles de sacs à dos, dans une clarté tiède que le tout jeune soleil envoie à travers les rideaux jaunes. Grand nettoyage de fusils à l'huile de lampe. On sent l'ennemi proche. À travers les fentes ménagées par des mains curieuses qui écartent les rideaux, on voit défiler la plaine verdoyante et calme ; mais on dirait que chaque buisson cache quelque surprise, même l'air limpide ne semble pas sûr. Et pendant ce temps les canons des fusils deviennent brillants, l'obturateur coulisse dans son logement de fer luisant et s'encastre avec force. Une paix intense et chaude règne sur la campagne frioulane, quand nous descendons à Latisana.

On mange enfin quelque chose de chaud. Un peu plus loin, à l'extérieur de la gare, les cuisines de l'artillerie préparent pour nous aussi le bouillon et la viande. Assis sur nos sacs bien alignés, la gamelle en fer-blanc nettoyée, tout en grignotant la